

© *Accents & Cie, Carcassonne, juin 2026*

Souvenirs d'enfance

Récits de vie

Ce livre témoigne d'une belle rencontre entre deux générations.

Des seniors qui partagent des fragments de leur enfance et des enfants qui, par leurs illustrations, donnent vie à ces récits. Un projet, porté par le Centre social La Roseraie, qui illustre l'engagement de toute notre collectivité en faveur de la solidarité et du partage.

Je remercie tous les participants et partenaires pour cette belle démarche humaine.

Régis Banquet

Président de Carcassonne Agglo

Le monde que nous avons connu n'existe déjà plus.

Nous n'aurions jamais imaginé le monde d'aujourd'hui.

Il nous reste à découvrir le monde de demain que vous allez construire.

À vous, les enfants.

Sommaire

Un jeudi après-midi mémorable	11
Enfance marocaine	15
L'école des boutons	19
La fabrication du pain.....	23
Les parties de pêche	27
Un jour j'ai travaillé pour la nation	31
La lessive à la cendre	35
Mes petits sabots en bois	39
Les fruits de mon île	43
Le téléphone à la maison	47
L'amour à l'infini	51
En sortant de l'école	54
Une maman parfumée	56

Un jeudi après-midi mémorable

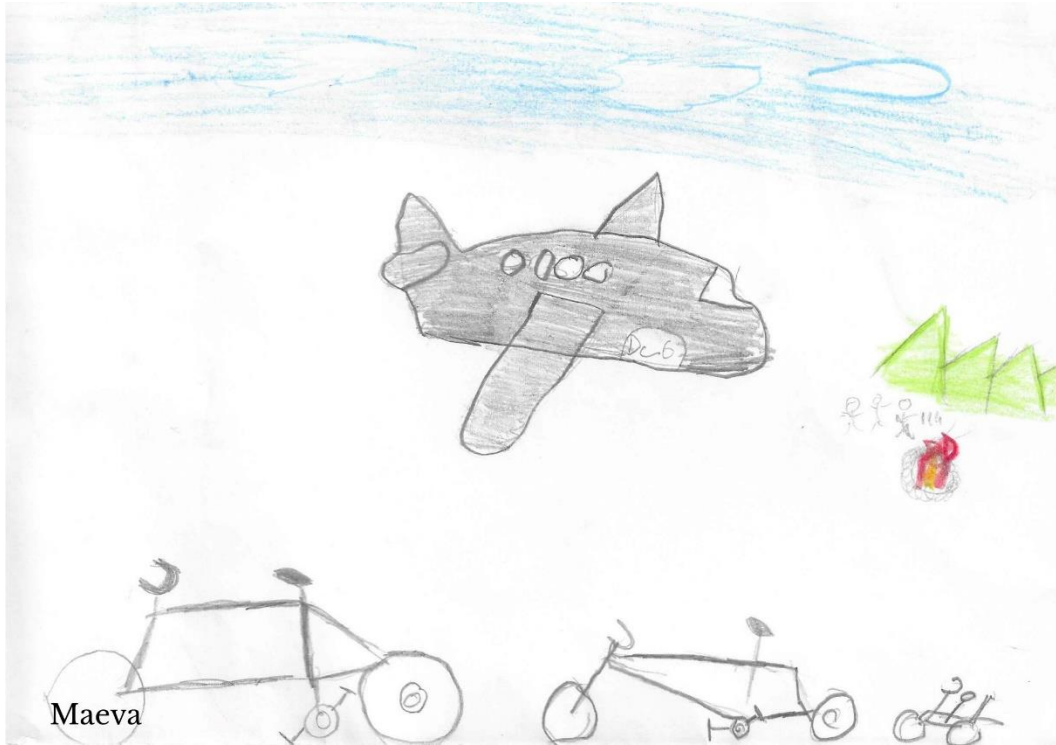
J'ai onze ans et nous sommes en 1958, un jeudi après-midi. Avec les copains, nous partons à vélo en direction du champ d'aviation de Bruxelles. En passant par les terrains vagues, nous ramassons les pommes de terre que nous dégusterons en attendant l'arrivée à seize heures et quart de l'avion DC6, le dernier modèle à moteur avec quatre hélices.

Mais avant nous devons chasser les moutons pour l'atterrissage. Le travail terminé, nous nous occupons du feu en récoltant tout ce qui se trouve à terre et brûlable. À nous les patates bronzées au feu de bois ! Ce n'est pas une réussite mais quelle liberté !

Pas de contrôle, jusqu'à l'arrivée d'un policier à vélo : « Hé, les gars ! Ça ne va pas la tête ? Éteignez-moi ça ! » On fait bien quelques remarques entre nous mais on obéit et le policier s'éloigne. L'avion atterrit et les moutons reviennent.

En retournant à la maison, quelle surprise ! On croise un motard suivi de la voiture Chevrolet de notre roi Léopold III et du prince Baudoin en route vers l'aéroport. Le chauffeur ralentit et ils nous saluent ! Ce n'est pas tous les jours que le roi s'arrête pour le petit coco, comme me surnomme ma sœur. On se souviendra longtemps de cette journée !

Christian



Enfance marocaine

J'ai huit ans en 1970 et je vis à la campagne au Maroc. Mes journées se suivent, se ressemblent et me rendent heureuse.

Le matin, j'aide ma mère : il faut traire les vaches, passer le balai, s'occuper des chiens et des chats, des lapins et des poules, aller au jardin d'à côté, ramasser les légumes. Je ne vais pas à l'école ; ça ne m'intéresse pas et, de toute manière, je suis bien assez occupée à la maison.

L'après-midi, je pars rejoindre mes copines pour aller ramasser du bois qui servira à entretenir le feu pour cuire le pain. On aime aussi jouer librement : corde à sauter, marelle, cache-cache... Tant qu'il y a la lumière du soleil ou bien au clair de lune !

C'est que l'électricité n'est pas encore arrivée chez nous. On s'éclaire avec des lampes à gaz ou des bougies. Ma mère ou ma grand-mère nous racontent des histoires avant d'aller enfin dormir.

Drissia



Hamid

L'école des boutons

J'ai huit ans en 1938 et je veux jouer à l'école mais je suis seule ! Comment faire ?

Il me faut une vraie classe à diriger : je serai l'institutrice ! La grosse boîte aux boutons précieux que maman conserve me fournit les « écoliers ». Je les aligne dans une classe (la table de la cuisine pour moi seule), par rangées, deux par deux. Je les reconnais, je les gronde, je les félicite.

Il y a Georges, qui porte le prénom de mon frère, un gros bouton de bois, bien poli, aux reflets dorés. Je lui ai fabriqué un cahier avec deux petits carrés de papier blanc. Camille, elle, porte une robe à volants couleur orange. Les autres, bien qu'anonymes, ont aussi des caractères affirmés, mais la classe est calme et on y travaille bien ! Je suis fière et pleinement heureuse. Je ne le sais pas mais maman l'assure.

Mon amour pour l'école perdurera et quelques élèves resteront dans ma boîte à boutons pour toujours.

Jeanne



Youssef

La fabrication du pain

J'ai cinq ans en 1948. Le jour est loin encore ; je suis réveillée par l'odeur familière du feu de bois qui chauffe le four à pain, dans la cuisine, à côté de la cheminée. Maman s'est levée très tôt, sans doute vers quatre heures du matin, pour faire le pain pour toute la famille. Nous sommes après la guerre, et nous en mangeons alors beaucoup. C'est la base de notre alimentation.

J'ai déjà l'eau à la bouche en pensant au pain doré et croustillant qui craque en sortant du four brûlant, à la petite « couquelle », pain allongé individuel, que maman préparera spécialement pour mes frères et sœurs et moi. Je ne peux pas me rendormir : j'imagine maman faire la pâte avec la farine, l'eau, le sel et le levain qu'elle garde depuis quinze jours dans un bol (un petit morceau de pâte de la dernière fois). Elle mélange ces ingrédients à bras-le-corps, les tourne, les

pétrit avec les mains, les frappe fort dans la maie. Elle soulève la pâte et la rejette violemment plusieurs fois. Ce travail est épuisant et dure bien longtemps. Maman découpe ensuite de gros morceaux de pâte et en fait des boules qu'elle farine et met à lever dans des « paillassons ». Lorsque celles-ci sont bien gonflées et vont déborder, elle les dépose sur une pelle plate en bois à long manche. Ce sont les pains qu'elle façonne et entaille sur le dessus à l'aide d'un couteau, avant de les pousser un à un au fond du four brûlant. Maman est fatiguée. Elle a fabriqué douze gros pains ronds. Elle transpire beaucoup.

Il faut attendre encore un moment pour sentir la bonne odeur du pain frais et bien doré, d'entendre les crépitations et les craquements comme une petite chanson qui rythmerait notre impatience à nous régaler enfin. Oh, les belles tranches qu'elle va nous griller devant les braises de la cheminée pour le petit-déjeuner, avec de la confiture de prune qu'elle a fait cuire dans le chaudron en cuivre rose !

Francine



Les parties de pêche

J'ai cinq ans en 1957 et je suis sur le vélo de pépé. Il m'amène pêcher au Fresquel, un ruisseau près de Carcassonne. Il n'y a pas beaucoup de maisons ; il y a surtout des vignes. Pépé déplie sa canne, met un asticot au bout de la ligne et n'attend pas longtemps vu le grand nombre de poissons.

J'ai dix ans et papa m'entraîne à la pêche aux écrevisses. Elles font moins de dix centimètres et sont de couleur grise. On utilise un grand panier en acier - une balance à écrevisses - qui se déplie quand on le plonge dans l'eau. Au fond du panier, un morceau de viande les attire. L'eau est claire. Je patiente un moment avant de tirer sur la ficelle reliée à l'anse. Si l'endroit n'est pas fameux, on change de place. Quand on les sort de l'eau, on ne crie pas victoire tout de suite. Il faut d'abord mesurer leur taille, qui doit être entre sept et huit centimètres, et relâcher

les plus petites pour éviter le procès-verbal du garde champêtre. Pour les autres, on les garde pour un bon repas en famille. On les fera sauter à la poêle en persillade.

Marie-Martine



Said

Un jour j'ai travaillé pour la nation

J'ai cinq ans en 1944. Paris, les rues en ornières foisonnent...

Ce jour-là, je dois sortir avec maman et suis toute proprette et fière de porter ma robe blanche et bleue avec des smocks. Bien sûr, je dois rester tranquille assise sur ma chaise et patienter jusqu'au départ.

Pff... Je cours à la porte, qui s'ouvre... Un regard à gauche, un regard à droite, personne ! Je suis libre, comme dans ma petite enfance passée en Bretagne. Là, c'est le bois de Boulogne qui m'attend, mais j'hésite, je vois du monde dans la rue de Passy et, ravie, j'y cours. Je bute sur des ouvriers qui s'occupent à soulever des pierres et les rangent en tas sur le côté...

Tout à coup, ahurie, je vois ma mère rouge et visiblement exténuée.

« Mais qu'est-ce que tu fais là ? Tu es sale, ta robe est déchirée ; je suis tellement inquiète, je te cherche depuis longtemps ! »

Moi, docte, je réponds calmement, comme une évidence : « J'aide les messieurs à ramasser les gros cailloux. »

Tout en continuant mon travail, une pierre contre mon cœur.

Natasha



Camille

La lessive à la cendre

J'ai quatre ans et nous sommes en 1951. Mon arrière-grand-mère fait la lessive sous le hangar de notre maison. Ça sent si bon !

Les lessives sont faites à la main dans de grandes cuves en zinc hautes comme deux fois ma taille d'enfant. L'eau est chauffée au feu de bois dans l'âtre situé sous la cuve. Les cendres du feu sont récupérées pour servir au blanchissage du linge : les draps, les chemises, les nappes, les sous-vêtements, etc. Les matières sont naturelles (coton ou lin, mais pas de laine). Le linge est celui de la maison ou celui des clients de mémé qui est lavandière ou lessiveuse.

Dans les cuves, on met alternativement une couche de linge, une couche de cendres et des paillettes de pierre de savon d'où émane cette bonne odeur de lessive. On remplit ainsi la cuve à moitié de linge et on remplit le reste avec de l'eau. Grâce au feu sous la cuve, on fait

bouillir le tout. Ensuite le linge est sorti et on le met dans le lavoir. Mémé le frotte avec une brosse, le rince dans le lavoir qu'on appelle aussi bassin, ou dans l'Aude si le temps le permet. Puis on l'essore à la main en le tordant. Enfin, on l'étend dans le jardin en plein air pour le faire sécher au soleil.

Rosemarie



Said

Mes petits sabots en bois

J'ai sept ans en 1959 et ma tante Maria, pour mon anniversaire, m'offre des petits sabots en bois pour ne pas salir mes chaussures dans les ruelles non pavées, non goudronnées, où souvent stagnent des flaques d'eau laissées par la pluie. C'est un petit hameau du nord de l'Espagne, aux Asturies. C'est là que je passe mes vacances scolaires avec mes cousines.

Un soir, mon oncle rentre les bras chargés de bois pour alimenter l'âtre où ma tante fait cuire le repas dans une grande marmite posée sur un trépied dans la cheminée. Tout à coup, mon oncle lance : « Qui vient avec moi, traire les vaches ? » Ma cousine Rosa et moi levons le doigt en criant : « Moi ! Moi ! »

Un pot à lait à la main, et avec mes sabots neufs, nous partons tous les trois dans les ruelles pas très éclairées car la nuit commence à tomber. Nous arrivons devant un bâtiment en pierre.

Mon oncle pousse la lourde porte en bois de l'étable, prend une lampe à l'huile qui est accrochée sur le mur à l'entrée et l'allume avec son briquet car la pièce est dans l'obscurité. Un couloir central sépare en deux rangées la dizaine de vaches alignées les unes à côté des autres. Le sol est jonché de paille et dégage une odeur peu agréable de purin.

Assis sur un tabouret à trois pieds à côté d'une vache, mon oncle commence à la traire. Il me demande : « Tu veux essayer ? » Je m'assois alors à sa place et j'attrape entre mes doigts un pis. Je serre mais le lait ne sort pas ! Rien ! Déçue de ne pas réussir, je laisse faire ma cousine qui a l'habitude. En une demi-heure, tous les deux ont rempli leurs seaux de lait tiède et moussant. Nous pouvons rentrer à la maison.

Après le dîner, on s'assoit près du feu et on attend avec impatience le chocolat chaud : ce sera notre unique dessert !

Rosy



Ritchanah

Les fruits de mon île

J'ai huit ans en 1943 et je vis à la Réunion, un département français dans l'océan Indien dans lequel il existe beaucoup de fruits exotiques. Mon préféré est le litchi. Son parfum et son goût délicieux en font une merveille de la nature. Chaque année, le soir de Noël, mes parents offrent à mes frères et sœurs et moi un petit bouquet de litchis en guise de cadeau.

J'ai dix ans et l'école commence à huit heures. Je cours d'abord chez le voisin lui voler des goyaves, avant qu'il ne parte les vendre au marché. Je prends le risque de recevoir une belle fessée parce que je suis contente d'apporter ces fruits à mes copines de classe qui m'estiment alors beaucoup pour ça !

J'ai dix ans et c'est janvier, le temps des grandes vacances. Je pars avec des amies de mon âge ramasser des fraises des bois dans les forêts de Cilaos, mon village. On y passe toute l'après-

midi et on revient avec des petits paniers bien garnis. On distribuera ces fraises aux touristes contre des bonbons.

Céline



Hamid

Le téléphone à la maison

J'ai onze ans et nous sommes en 1968. Mon père est représentant de commerce et il part chaque semaine en déplacement dans la région lyonnaise. Mes parents ont demandé le téléphone et l'attendent depuis huit ans. De nombreuses familles ne l'ont pas encore. D'ailleurs, personne ne l'a dans notre entourage.

Un jour, cet objet précieux fait enfin son entrée dans la maison. Il est gris. Maman achète une table pour l'installer et une housse rouge pour le protéger.

Je saute de joie quand le téléphone sonne et que j'entends la voix de papa au bout du fil, un mercredi ! C'est qu'il nous manque tant toute la semaine ! Ce sera désormais notre rendez-vous hebdomadaire.

Maman a instauré un ordre pour parler à papa, le même ordre que pour parler à table.
On s'exprime chacun son tour, en levant le doigt.

Christine



Hamid

L'amour à l'infini

J'ai quatre ans en l'an 1964 et je quitte la ferme familiale où je suis née. Une nouvelle page de ma vie se profile à l'horizon. Je me revois sur le seuil d'une grande bâtisse bourgeoise, toujours à la campagne, avec mes parents et ma petite sœur.

Ma mère, qui assure notre éducation, bouscule notre quotidien en accueillant une petite fille, à la peau noire, prénommée Neil. Ses parents, de jeunes Sénégalais en résidence à Toulouse, recherchent une famille d'accueil pour y confier leur fillette. Des moments merveilleux jalonnent notre petite vie paisible avec cette enfant toujours souriante et joyeuse ; bien des années plus tard, j'aurai un petit-fils ivoirien, Tyron, qui lui ressemblera beaucoup.

Mon regard de jeune enfant mémorise alors un évènement en particulier dont je me souviens encore avec gratitude. Les jeunes parents de Neil viennent rechercher leur petit trésor. Mais que de pleurs lors de cette rencontre ! Elle est face à deux inconnus. Elle s'accroche au cou de mon père ou de ma mère, image évanescence, et ne veut pas se jeter dans leurs bras.

À cet instant, inconsciemment, je comprends que l'amour que l'on offre aux autres enfants est une richesse inestimable ; je construirai mon futur en cultivant l'empathie et la bienveillance. En l'an 2026, ma vie est riche de cet amour que l'on peut offrir à ses semblables. L'accueil et le partage restent l'essence même de mon existence.

Merci à ma mère pour son audace et sa tolérance.

Christine - Marguerite



Rayan

En sortant de l'école

J'ai huit ans en 1946 et mon école se trouve à côté de la boulangerie où ma grand-mère travaille. Chaque soir après la classe, je la rejoins au magasin et elle me donne une grosse tranche de pain pour le goûter. Je m'installe dans la petite pièce, non loin du lieu de vente, et qui est chauffée par une cheminée garnie de grosses bûches enflammées, dégageant une douce chaleur.

De temps à autre, je m'amuse à lancer des croûtes de pain dans le feu. Immédiatement une agréable odeur de pain grillé embaume la pièce ! C'est cette odeur spécifique qui est restée dans ma mémoire. Actuellement, lorsque je fais griller mon pain pour le déjeuner, je me souviens de ma chère grand-mère ! C'est ma madeleine de Proust !

Henriette



Une maman parfumée

J'ai six ans en 1942. Nous habitons un grand appartement toulousain et avons l'habitude de sortir nous promener au jardin des Plantes et au jardin Royal.

Ce matin, comme chaque jour, ma mère entre dans ma chambre après s'être parfumée au N° 5 de Chanel. Cette odeur particulière me plaît.

Ma mère, coquette avec sa robe d'une élégance parfaite, exprime une certaine sobriété. Plus grande, moi aussi, j'adopterai ce parfum.

Marie-Joséphé



Maissa

Textes

Marie-Joséphé, Céline, Christine, Jeanne, Marie-Martine, Rosy, Francine, Christian, Henriette,
Rosemarie, Drissia, Natasha, Christine-Marguerite

Illustrations

Maeva, Hamid, Youssef, Maïssa, Rayan, Jannat, Saïd, Camille, Ritchanah

Remerciements

Merci au Centre social La Roseraie de m'avoir confié l'animation des ateliers d'écriture biographique et la création de ce livre des souvenirs. Merci à Laura pour cette idée originale et le montage du projet intergénérationnel. Merci à Eugène et Sabrina pour l'accompagnement des enfants illustreurs. Merci aux jeunes pour leurs dessins. Merci à Aurélie pour la coordination.

Merci aux seniors pour leur confiance qui nous a permis de relever plusieurs défis : entrer dans une démarche de récit de soi, oser partager des anecdotes personnelles et écouter celles du groupe, prendre la plume pour garder la trace d'un témoignage. Pour finir, se rendre compte que la somme de ces récits de vie participe au dialogue entre les générations et à la construction d'une mémoire collective.

Merci à ceux qui ont rendu cette aventure possible grâce à leur soutien financier et matériel : la Caisse d'allocations familiales de l'Aude, Carcassonne Agglo, la CNSA dans le cadre de la CFPPA, Domitys Carmina.

Anaïs Ferrand, écrivaine publique



Avec le concours financier de la CNSA dans le cadre de la commission des financeurs de la prévention de la perte d'autonomie.



La Caisse d'allocations familiales de l'Aude finance et soutient ce service.





Achevé d'imprimer :
juin 2026

COPYMEDIA
www.copy-media.net



1 bis avenue de Guitayne - 33610 CANÉJAN